Genre, sexe et sexualités dans les travaux américains et canadiens sur les années 68

Lessie Jo Frazier et Deborah Cohen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9274>

DOI : 10.4000/clio.9274

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 165-183

ISBN : 978-2-8107-974-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Lessie Jo Frazier et Deborah Cohen, « Genre, sexe et sexualités dans les travaux américains et canadiens sur les années 68 », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 29 | 2009, mis en ligne le 11 juin 2009, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9274> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9274>

Genre, sexe et sexualités dans les travaux américains et canadiens sur les années 68

Lessie Jo FRAZIER & Deborah COHEN

Cet article sur l'état de la recherche sur le genre et la (les) sexualité(s) dans les études sur les années 68 fait suite à une année de colloques et de rétrospectives médiatiques célébrant le quarantième anniversaire, ainsi qu'à une élection présidentielle américaine où les deux candidats, avec chacun leur mode d'autorité charismatique genrée – l'un héros militaire du Vietnam, l'autre jeune homme dynamique proposant «un nouveau Camelot»¹ –, se sont implicitement situés par rapport à la rupture introduite par cette décennie. La réinterrogation et la réappropriation permanentes de ce moment historique emblématique révèlent l'importance des *sixties* dans l'imaginaire culturel américain. La production universitaire de livres, articles et volumes a trop souvent minoré la place du genre et de la sexualité. Ceci est très surprenant car la majorité des mouvements – même ceux qui ne se sont pas explicitement prononcés dans les débats sur le sexisme ou le sexe – ont été traversés par des discours et des pratiques sexués. Comme nous l'avons écrit ailleurs, les changements et les pratiques quotidiennes

¹ NDTR : « Camelot » est une expression utilisée pour décrire les années de l'administration Kennedy, en référence à une comédie musicale américaine de 1960.

autour du genre et de la sexualité sont sans doute l'héritage le plus durable de cette décennie échevelée².

Jusqu'à présent, l'historiographie américaine et canadienne sur les *sixties* a développé surtout des analyses sur les aspects contre-culturels de la période, mais avec une définition relativement restreinte de ce qui constitue la culture. Les travaux sérieux qui s'attachent aux efforts des mouvements sociaux et des militants pour transformer les institutions et les politiques d'État questionnent rarement le caractère genré des protagonistes et encore moins celui des institutions, des politiques et des idéologies³. En rapprochant ces deux orientations historiographiques et en mettant en avant les dynamiques genrées et sexualisées au coeur des mouvements, des institutions et des relations sociales, ainsi que les transformations dans la subjectivité politique des acteurs eux-mêmes, de nouvelles recherches peuvent éclairer les dimensions multiples des luttes politiques et culturelles des années 68. Cette orientation permet aux chercheur.e.s d'élargir de manière pertinente les définitions de ce que constitue la lutte politique, les acteurs engagés et leurs actions.

L'article ne prétend pas à l'exhaustivité, mais cherche plutôt à souligner les apports intellectuels des approches qui insèrent le genre et la sexualité dans leur manière d'analyser la décennie. Dans un esprit de dialogue transcontinental, nous empruntons pour cette analyse le cadre heuristique proposé par Pierre Bourdieu dans son modèle de la *doxa* (les présuppositions non démontrées dans une société), l'orthodoxie (les normes de penser et de sentir) et l'hétérodoxie (les défis explicites aux normes). Il s'agira dans un premier temps d'études portant sur les acteurs des mouvements sociaux, puis de celles portant sur la contre-culture. Nous terminons par une analyse des travaux qui utilise le genre et la sexualité pour éclairer les questions importantes – de la subjectivité, des droits politiques, des cultures politiques, de l'état et des mouvements sociaux contestataires – qui

² Les auteurs remercient Rebecca Rogers, Emily Maguire et Ellen Moodie pour leurs suggestions fructueuses. Voir Cohen & Frazier 2009.

³ L'exception est en terme d'intersectionnalité, avec l'idée que la position de genre est infléchi par d'autres catégories sociales, telle la classe, la race, le langage et l'âge.

étaient au cœur des mouvements hétéroclites de cette décennie agitée. Cette synergie entre les questions de recherche et les questions théoriques explique en partie pourquoi les années 68 génèrent une recherche très stimulante sur le genre et les sexualités.

L'expansion de l'orthodoxie : l'apparition de nouveaux acteurs

Les recherches sont particulièrement solides et innovantes dans l'analyse d'acteurs et de mouvements méconnus, oubliés et sous-estimés et de leur rôle dans la transformation d'institutions sociales et politiques majeures⁴. Le livre de Rhonda Williams, *The Politics of Public Housing: Black Women's Struggles against Urban Inequality*, examine la vie de femmes habitant dans les logements sociaux de Baltimore et leurs luttes pour le droit d'avoir des logements à prix abordable⁵. À partir de l'étude d'un ensemble de militantes, R. Williams rejette l'idée que le combat pour le logement social ait été un échec. Elle montre plutôt comment les luttes pour des logements économiques et sûrs ont produit des actrices politiques avec des revendications citoyennes spécifiques, bien que les droits recherchés ne soient pas définis *a priori* comme des droits civiques. Deux autres livres – de Premilla Nadasen, *Welfare Warriors: The Welfare Rights Movement in the United States*, et de Felicia Kornbluh, *The Battle for Welfare Rights: Politics and Poverty in Modern America*, qui traitent des luttes pour la protection sociale –, élargissent la conception du féminisme en définissant les engagements et les protagonistes comme féministes⁶. D'abord, elles décrivent ces femmes comme des actrices politiques et ensuite elles analysent les rapports qu'elles entretiennent avec les autorités étatiques au niveau local, régional et fédéral. Leur approche nous conduit à voir non seulement la manière dont des femmes ont été à la tête des mouvements, mais aussi comment leur présence a ébranlé et reconfiguré les bases du pouvoir. En constituant les femmes comme actrices politiques, ces livres montrent que leur action déborde le niveau local ; ainsi elles deviennent, avec leurs mouvements, partie

⁴ Quelques travaux qui élargissent le questionnement autour des questions de race, ethnicité, genre et sexualité sont Muñoz 2002 ; Meier, Rudwigh & Bracey 1991.

⁵ Williams 2004.

⁶ Nadasen 2005 ; Kornbluh 2007.

prenante d'un féminisme que les études sur les féminismes n'avaient pas jusqu'ici pris en compte.

Ces nouvelles recherches sur les années 68 élargissent la compréhension de qui fait partie du mouvement féministe en intégrant une gamme d'acteurs et d'actrices et de projets politiques plus larges qu'auparavant. Parmi les travaux qui s'inscrivent dans cette volonté de montrer que des mouvements jugés périphériques sont au cœur d'un mouvement national, signalons les livres de Benita Roth *Separate Roads to Feminism: Black, Chicana, and White Feminist Movements in America's Second Wave* et *Enriqueta Vasquez and the Chicano Movement: El Grito del norte writings*, une série d'articles écrits par la militante chicano E. Vaquez pour le journal *El Grito del norte*⁷. Ils montrent comment les actrices principales de ces mouvements ont dû naviguer à travers un terrain politique miné en choisissant entre des droits élargis en terme de genre ou en fonction de leur soi-disant communauté naturelle en terme de race, ethnicité ou nationalité.

Ces travaux insistent non seulement sur la dimension raciale/ethnique des objectifs des mouvements et de leurs actrices (mal) reconnues, mais aussi sur la dynamique de classe qui sous-tend les engagements. Il est bien connu, par exemple, que les groupes féministes ont parfois négligé les besoins des femmes blanches ouvrières, considérés comme mineurs par rapports aux priorités « réelles » des femmes ; de même pour les femmes de couleur, les questions de classe ont souvent été confondues avec celles de race/ethnicité, ainsi, par exemple, pour être « vraiment » Chicana (aux yeux des dirigeants Chicano) une femme devait soutenir un ensemble d'intérêts de classe et de race/ethnicité⁸. Concrètement, les revendications des dirigeants étaient considérées comme synonymes de présumés intérêts de classe. Quand des militantes de couleur s'opposent aux pratiques hiérarchiques de genre au sein de ces organisations, leur opposition provoque en retour l'accusation de ne pas être complètement de la communauté raciale/ethnique – seules des filles blanches tombent sous l'emprise du projet féministe – ou de

⁷ Roth 2004 ; Espinoza & Oropeza 2006. Voir aussi Breines 2006.

⁸ Voir, par exemple, Anzaldúa 2007 ; García 1997 ; Collins 2000 ; Moraga & Anzaldúa 2001.

ne pas adhérer suffisamment au projet politique du groupe ethnique. En fin de compte, les femmes de couleur ont dû souvent choisir, ou au moins hiérarchiser, leurs priorités de genre, de race/ethnicité (et de classe). Il n'y avait pas d'espace légitime ou de manière d'être les deux ; comme si les axes de positionnement social n'étaient pas toujours entremêlés.

Le livre de Kimberly Springer, *Living for the Revolution: Black Feminist Organizations, 1968-1980*, explore justement cette difficulté de positionnement des militantes noires. Elle prend comme objet d'analyse trois groupes différents, fondés entre 1963 et 1968, qui ont vu le jour à cause de la marginalisation des femmes noires dans les groupes dits féministes et parmi ceux consacrés aux intérêts des Africains Américains. L'historienne met alors l'accent sur la manière dont les militantes discutaient des choix qu'elles devaient faire et elle montre leur utilisation créative des espaces d'entre-deux créés par leur marginalisation au sein d'autres groupes. Enfin, elle montre comment une appropriation active de la théorie féministe a permis à ces femmes d'articuler leurs rapports avec d'autres mouvements et de questionner le bien-fondé d'orientations qui ne leur étaient pas utiles. Ces organisations de femmes noires ont ainsi refusé d'accepter un terrain de militantisme organisé selon des engagements et des intérêts déterminés par d'autres. De fait, comme elles se sont positionnées par rapport aux axes existants et que leur militantisme a marqué par la suite d'autres organisations, K. Springer montre l'importance de situer les mouvements des années 68 par rapport aux luttes antérieures et de jauger leur impact libérateur par la suite⁹.

David Carter, dans son livre *Stonewall: The Riots that Sparked the Gay Revolution* applique une méthodologie similaire pour démontrer l'importance des manifestations de Stonewall comme moment fondateur du mouvement de libération gay¹⁰. À travers un riche portrait de la scène sociale qui a produit Stonewall, l'auteur montre la transformation des événements par les manifestations en une « géographie queer » qui a provoqué et soutenu la libération des gays.

⁹ Pour un argument similaire concernant l'importance de relier le militantisme des années 68 avec des périodes antérieures, voir Ransby 2003.

¹⁰ Carter 2004.

Il insiste sur la manière dont les *drag queens*, la jeunesse *queer* sans domicile fixe et d'autres transgresseurs du genre ont joué un rôle important, leur situation subordonnée ayant permis et favorisé une action radicale.

Dans l'historiographie des années 68, les livres cités ici et d'autres similaires, prennent en compte davantage les demandes des femmes non-blanches et des gays, ainsi que celles des militants eux-mêmes, et élargissent la notion de ce compte comme projet féministe. Les auteurs font dialoguer des acteurs et actrices qui ont délibérément mis en avant leur rôle comme féministes (des femmes blanches), ou comme radicaux (les hommes hétérosexuels blancs) avec ceux dont l'histoire comme sujet racialisé ou sexualisé ne les avait pas jusqu'à lors autorisé à être reconnus comme acteurs de ces mouvements. Chemin faisant, ces livres mettent en évidence à la fois de nouveaux acteurs et de nouvelles luttes. Ils rendent le monde politique et social des années 68 nettement plus compliqué et contextualisé en montrant le caractère féministe de mouvements et d'acteurs qui n'avaient pas été reconnus comme tel.

Cependant, cet effort pour définir plus largement les militants et leurs mouvements ne change pas radicalement la compréhension de ce champ de recherche en partie à cause d'une approche ancrée dans l'histoire sociale. Cette approche – elle-même produit des années 68, période dans laquelle nombre de militantes ont intégré l'université – a introduit une volonté d'histoire « d'en bas » en décalage avec une historiographie centrée sur les grands hommes. Les historiens qui revendiquaient une approche sociale de l'histoire ont voulu faire entrer dans le récit historique des acteurs longtemps exclus, ainsi que les nuances de leur vie quotidienne et de leurs luttes, qu'il s'agisse par exemple des ouvriers, des étudiants, des femmes ou des paysans. Les travaux révèlent la richesse de cette approche de l'histoire sociale par la façon d'incorporer dans le récit un plus grand nombre d'acteurs et de mouvements avec une grande finesse dans l'évocation des conflits dans leur existence. Mais ces approches ont moins bien réussi à montrer comment ces mouvements avec leurs divers acteurs ont changé les relations et les structures sociales en général, précisément à cause de l'accent mis dans leurs recherches en terme de catégories

sociales comme « femme », « noire », « gay », « femme noire », catégories revendiquées aussi au sein du champ militant.

Cela ne veut pas dire que les historiens en question aient négligé d'incorporer, outre le genre, les catégories de race, classe ou sexualité, dans les catégories de l'expérience permettant de comprendre la vie des gens étudiés. Mais ceux qui adoptent cette approche d'histoire sociale ont tendance à ne pas considérer le genre (ou la race ou la classe) comme un processus vécu et dynamique ; au contraire, ils sont traités comme des catégories déjà déterminées. Certes les travaux étudiés ici, parmi les meilleurs de l'histoire sociale récente, suggèrent, parfois très clairement, des transformations dans la subjectivité des militants. Mais cette question devrait être plus directement au cœur des interrogations pour réfléchir sur le processus complexe qui fabrique le militantisme et le/la militant.e ; il faudrait questionner la manière dont elles et ils se sont progressivement vu comme des acteurs critiques, occupant un positionnement de sujet au sein de leurs mouvements respectifs. En fin de compte, une approche de l'histoire sociale qui n'aborde pas vraiment les recompositions complexes et problématiques des subjectivités autour de projets politiques laisse le genre (ainsi que la classe ou la race) au niveau des corps des militants, sans que nous voyons comment le genre façonne les institutions sociales, les politiques publiques et les pratiques culturelles et a structuré la nature des revendications des militants, ainsi que l'impact idéologique de ces mouvements dans l'ensemble de la société.

Les conséquences de l'attention portée par les chercheurs aux acteurs et au mouvement au détriment des structures, de l'idéologie et des processus transformateurs collectifs et individuels sont plus importantes. En faisant abstraction de ces questions et de ces processus, les travaux reproduisent ce que nous nommons aux États-Unis *l'identity politics* avec la création d'un certain type d'acteur politique « authentique », associé à un espace spécifique. Les acteurs sont ainsi réduits aux catégories qui les définissent (genre, sexualités, race, ethnicité) et les chercheurs dotés des mêmes catégories sont alors autorisés à les étudier, en parler et écrire sur, sans redouter l'accusation d'impérialisme culturel et en présupposant une forme d'accès épistémologique direct. Paradoxalement, sans attention au

processus d'engendrement des structures, des institutions et des idéologies, les projets épistémologiques préconisés par les militants des *sixties*, auxquels les chercheurs restent en général attachés, demeurent en partie cachés.

Évidemment il ne faut pas abandonner les recherches sur les femmes, les communautés ethniques ou raciales ou les luttes spécifiques des lesbiennes, gay, bi-sexuels, transgenre et militants *queer*. Mais il faut rester attentif aux spécificités historiques et culturelles de ces catégories et à la manière dont elles fonctionnent. En s'intéressant aux contextes et aux alliances conjoncturels, les chercheurs doivent écouter les recommandations de Chandra Mohanty pour qui les alliances ne sont jamais fondées sur de supposées positions ou identités réifiées des acteurs ; elles sont toujours forgées dans un contexte de lutte¹¹.

Une manière pour éviter la marche inéluctable vers une politique d'identité en termes téléologiques d'objectifs, priorités et résultats des acteurs du mouvements (et des chercheurs qui s'expriment en leurs noms) serait de lire le social en relation avec le culturel, y compris de manière large comme ensemble de visions du monde et de pratiques. Cette démarche permettrait de voir les structures qui ont forgé chaque mouvement et ensemble d'acteurs, plutôt que de traiter les deux comme des terrains disjoints. Ainsi procède Beth Bailey, dans *Sex in the Heartland* en montrant que les idées concernant le sexe généralement associées au mouvement de la contre-culture des *sixties* étaient omniprésentes, y compris dans les petites villes¹². Un argument similaire se trouve chez Valerie Korinek dans *Roughing it in the Suburbs: Reading Chatelaine Magazine in the Fifties and Sixties* quand elle montre qu'un magazine canadien très populaire et apparemment fort normatif, traitait en réalité de questions qui plus tard ont facilité un imaginaire culturel féministe alternatif¹³. Les travaux de B. Bailey et V. Korineck proposent ainsi une perspective de longue durée sur les transformations de la vie sociale et culturelle qui ont rendu possible la « révolution sexuelle ». Dagmar Herzog adopte une approche

¹¹ Mohanty 2003.

¹² Bailey 1999.

¹³ Korinek 2000.

similaire dans son étude de la sexualité allemande, même si son récit décrit une évolution sinueuse et traversée, plus qu'aux États-Unis, par des incompréhensions entre générations¹⁴. Ces livres offrent l'occasion de mêler une histoire sociale ancrée dans l'étude concrète d'acteurs, d'institutions et de mouvements sociaux et une approche qui place en premier une attention rigoureuse à la logique systémique – la *doxa* – qui, à la fois, rend visible certains acteurs et certaines relations et, en partie, génère une vision du monde et un imaginaire culturel contradictoires. Avant d'explorer les travaux qui s'intéressent à la culture en terme de *doxa*, nous examinons la manière dont la recherche nord-américaine aborde une histoire culturelle centrée sur différents domaines (comme la musique, la littérature et la mode) en s'intéressant aux phénomènes de la contre-culture si présents dans les années 68.

La célébration de l'hétérodoxie : les expérimentations de la contre-culture

À côté d'ouvrages portant sur des mouvements et acteurs auparavant ignorés, les chercheurs sur le genre et les sexualités ont développé des recherches sur la contre-culture des années 68. Le terme contre-culture fait référence aux questions et aux mouvements qui, de manière ludique, ont poussé à l'ouverture ou à la transformation d'institutions sociales majeures – la famille, la religion, les organisation éducatives, l'économie ou l'État – ou tout au moins à la possibilité pour elles de s'écarter des codes normatifs. La richesse des travaux dans ce domaine est redevable en partie à la volonté des chercheurs de s'affranchir des définitions et de catégories sociales déterminées afin de poursuivre l'abstrait et le contingent. Leur approche des questions historiques emprunte beaucoup aux méthodes de la critique culturelle, en partie à cause de leur orientation disciplinaire : des historiens spécialistes de la culture et des idées, mais aussi des critiques culturels et des chercheurs en média et communication.

¹⁴ Herzog 2005.

Parmi les travaux qui méritent l'attention mentionnons deux collections éditées, de Patricia Juliana Smith, *The Queer Sixties*, et d'Avital Bloch Lauri Umansky, *Impossible to Hold: Women and Culture in the 1960s*, ainsi qu'une analyse récente de la musicologue Annie J. Randall, *Dusty! Queen of the Postmods*, portant sur la chanteuse Dusty Springfield et sa place centrale dans le cabotinage et la sensibilité sexuée et racialisée des années 68¹⁵. Le volume rassemblé par P. Smith comprend un ensemble d'essais, surtout de critiques littéraires, qui analyse une variété de formes culturelles à la recherche d'une sensibilité *queer* des *sixties* : des romans, des tableaux d'Andy Warhol, des chansons de Dusty Springfield, par exemple. Cette sensibilité *queer* ne fait pas référence à la nature gay de la forme culturelle en question, mais à une façon d'analyser la forme qui ne reproduit et n'intervertit pas les binarités hétéro-normatives mais, au contraire, les désigne afin de jouer avec les binaires, les rendre visibles et proposer d'autres principes d'organisation. Ainsi les tableaux d'Andy Warhol ne contribuent pas automatiquement à une sensibilité *queer* parce que l'artiste était identifié comme gay ; de même un film apparemment hétéro, avec une intrigue romantique linéaire, n'empêche pas une autre lecture pour y trouver ses éléments *queer*, comme on le voit aussi dans les chapitres sur les Beatles ou Jim Morrison. Ensemble, les articles de ce volume proposent une manière de percevoir le *queer* au sein d'expressions artistiques populaires.

Impossible to Hold s'intéresse à certaines femmes célèbres et les présente comme révélatrices de la manière dont la vie des femmes s'est largement transformée. Les articles traitent entre autres de figures clés comme « *hippie chicks and Weatherwomen* », *Judy Chicago* et « *Hanoi Jane* » dans un effort de faire dialoguer histoire des femmes et histoire culturelle et pour faire ressortir la révolution culturelle des années 68 qui paraît être minorée dans les travaux analysés ci-dessus. Mais, comme les historiennes d'histoire sociale ont cherché à retrouver la capacité d'agir d'héroïnes perdues, l'approche d'A. Bloch et de L. Umansky dans ce dernier volume consiste à insérer des actrices négligées dans l'histoire officielle de l'époque, des actrices

¹⁵ Smith 1999 ; Bloch & Umansky 2005 ; Randall 2009. Voir aussi l'analyse sophistiquée de la culture pop de Radner & Luckett 1999.

qualifiées de manière non problématisée comme « femmes ». Ainsi, ce volume manque l'occasion d'utiliser la révolution culturelle comme un moyen d'examiner des contestations autour de la catégorie « femme » et au contraire nous propose une célébration roborative de femmes « rugissantes », comme dit la célèbre chanson de la chanteuse canadienne Helen Reddy : « *I am woman, hear me roar* ».

Le livre d'Annie Randall, *Dusty! Queen of the Postmods*, propose une étude toute en finesse de la vie et la musique de Dusty Springfield. Née en Grande-Bretagne, D. Springfield – d'abord active sur la scène pop londonienne – est reconnue aux États-Unis pour son tube de 1964, « *I Only Want To Be With You* ». En décrivant la musique, la présence sur scène et le personnage public de cette chanteuse avec sa perruque en forme de ruche d'abeille et son rimmel appuyé, A. Randall fait naître une représentation genrée de Springfield dont l'attrait traverse les genres musicaux et les frontières nationales. De plus, Springfield apparaît comme une actrice aux incarnations complexes qui ouvre une fenêtre sur les luttes de la période, notamment autour du (post)colonialisme et de l'identité.

L'ensemble de ces travaux utilise des lectures fines ainsi que l'analyse textuelle pour éclairer des phénomènes peu connus dans l'héritage des années 68 – le *queer* au cœur d'une période où les femmes n'ont pas été perçues comme centrales. Quant au dernier livre, Dusty Springfield largement reconnue comme une pop star de la période, est dorénavant positionnée plus largement sur la scène contre-culturelle et devient ainsi emblématique d'autres questions. Pour tous les auteurs considérés ici, le culturel et en particulier le contre-culturel, est une clé pour comprendre l'influence des icônes et les changements culturels qui ont eu lieu.

Ces livres et d'autres de la même veine apportent des éléments très novateurs au domaine des *sixties*. Ils proposent des analyses approfondies sur des sujets divers et souvent extravagants et, chemin faisant, saisissent le caractère ludique de nombreuses scènes des années 68. Notons en particulier comment la monographie de A. Randall et le livre collectif de P. Smith utilise le genre comme un ensemble large et divers de relations, de pratiques et d'idées changeantes et non seulement les femmes, ou les *queer*, comme des catégories ou des positions sociales stables. En adoptant cette

approche, leurs recherches révèlent la complexité des *sixties* comme moment historique, avec ses sensibilités culturelles spécifiques.

Mais ce genre d'analyses intéresse peu les historiens du social car les questions posées par ces chercheurs et leur approche ont tendance à soustraire les transformations culturelles des luttes sociales dont elles font partie et dont elles émergent, en séparant la Culture avec un C, d'un contexte plus large. Le livre de Beth Baily, *Sex in the Heartland*, offre encore un moyen de coupler les deux approches puisqu'elle montre que des changements associés au contre-culturel – les pratiques et rites sexuels, les idées au sujet de la contraception, les maladies sexuellement transmises, la mixité dans les dortoirs et l'homosexualité – sont en réalité issus de luttes sociales. Son analyse nuancée donne à ces changements un ancrage et une profondeur contextuels. Sans l'explicitement ouvertement, l'historienne répond aux chercheurs des *sixties* comme Doug Rossinow et Julie Stephens qui mettent en garde contre une trop grande idéalisation des politiques des acteurs contreculturels des *sixties*¹⁶. Selon ces derniers, trop de chercheurs ont présumé le caractère émancipatoire des politiques culturelles de la période alors que beaucoup des projets et de croyances politiques promus par ces acteurs ont de manière involontaire reconfiguré le terrain social rendant possible l'arrivée du néo-conservatisme libéral qui s'est développé surtout aux États-Unis à partir des années 1980 avec l'élection de Ronald Reagan.

Il existe cependant de nombreux endroits où la recherche d'historiens intéressés par les acteurs et mouvements sociaux et ceux des historiens de la culture et des idées, des critiques littéraires ou les chercheurs sur les médias peuvent se retrouver et s'engager dans une discussion fort profitable. Ce débat pourrait profiter des idées et des méthodes utilisées actuellement pour le contre-culturel, pour analyser l'hétéro-normatif. Plutôt que de se centrer seulement sur le non-normatif, le travail des critiques littéraires et des médias serait plus percutant si ils tournaient son regard vers l'hétérodoxie extravagante derrière *l'establishment* – pour utiliser une expression des *sixties* évoquant ceux qui avaient le pouvoir de fabriquer l'orthodoxie – ainsi que vers le monde plus terre-à-terre et quotidien de la *doxa*.

¹⁶ Stephens 1998 ; Braunstein & Doyle 2002 ; Rossinow 1998.

L'interrogation de la *doxa* :**positionner le genre et les sexualités au centre**

Il faut d'abord comprendre, pour des études à venir, les effets d'une séparation dans la recherche entre acteurs et mouvements sociaux auxquels ils appartiennent d'une part, et batailles sur la culture et impact plus grand de ces luttes, d'autre part. En traitant les deux domaines isolément, les chercheurs perdent de vue la manière dont ces phénomènes sont contemporains – partageant les mêmes espaces, expériences ou temporalités. Quand on s'intéresse aux années 68 comme transformation culturelle ou sociale, les changements font partie d'un large mouvement et d'un même moment où le personnel a été perçu – et a été rendu – politique, à une période où l'appel a été de « faire l'amour pas la guerre » et où le racisme a fait l'objet de critiques multiples.

Pour la France, la monographie récente de Julian Bourg, *From Revolution to Ethics: May 68 and Contemporary French Thought*, allie analyse culturelle avec celle socio-politique au sein de cette décennie turbulente et montre le rôle joué par mai 68 dans les transformations intellectuelles et sociales¹⁷. Son approche situe l'histoire des idées comme un ensemble d'engagements imprégnés de vie socio-politique. En analysant les luttes entre féministes et gays (hommes), il montre comment ces derniers ont revendiqué – et argumenté les bienfaits de – le principe du plaisir à l'opposé de la modération prônée par les féministes. J. Bourg utilise pour sa démonstration le cas du militant et théoricien Guy Hocquenghem qui a prôné une compréhension de la libération sexuelle comme l'annulation de toute limite au plaisir et au désir masculin. L'éthique du plaisir et la recherche du désir sans limites était au cœur de toute libération. Les féministes, de leur côté, ont collectivement rejeté ce qu'elles pointaient comme un discours émancipateur excessif faisant partie du privilège patriarcal persistant ; elles ont poussé pour des réformes civiques pouvant améliorer le sort de (certaines) femmes. L'intérêt de la démarche de J. Bourg est non seulement de situer des mouvements distincts les uns par rapport aux autres, mais aussi d'analyser ensemble le social et le culturel en pointant la nature de leurs engagements et de leurs divergences. Le

¹⁷ Bourg 2007.

résultat de ce mélange est une compréhension/lecture genrée de la complexité de la *body politic*.

Une comparaison fructueuse émerge en juxtaposant l'étude de Julian Bourg avec celle que propose Marianne DeKoven à propos du livre influent de Shulamith Firestone, *The Dialectic of Sex* (1972). Dans *Utopia Limited: The Sixties and the Emergence of the Postmodern*, M. DeKoven montre comment des utopies radicales se confrontent autour de valeurs et de désirs politiques divergents¹⁸. Dans sa lecture du féminisme de la deuxième vague celui-ci constitue un espace litigieux où se confrontent les utopies modernistes radicales autour du féminisme et de nouvelles énergies politiques postmodernes. Ce *case-study* de l'imaginaire féministe se complète bien par l'histoire culturelle des années 68 de Diana Sorenson, *A Turbulent Decade Remembered: Scenes from the Latin American Sixties*, qui utilise le genre comme catégorie centrale de sa critique culturelle¹⁹. Pour la critique littéraire « le discours et la profession d'auteurs masculins » ont entravé l'impact à long terme des engagements politiques et culturels de la décennie alors même qu'elle a inauguré une sensibilité américaine transcontinentale partagée. Il est très important dans son analyse de situer le genre au cœur des luttes de la période et d'utiliser une analyse genrée par rapport à un imaginaire radical de la politique, imaginaire en fin de compte limité, si on reprend les termes de M. DeKoven.

Un autre livre qui mêle analyse de la culture politique avec celle du corps politique tout en liant engagement social et transformation culturelle porte sur les autobiographies individuelles d'Angela Davis, d'Assata Shakur et d'Elaine Brown. Dans *Autobiography as Activism: Three Black Women of the Sixties*, Margo V. Perkins se penche sur le mouvement du *Black power* et la manière dans leur écriture dont ces trois femmes militantes ont mis en rapport leurs expériences personnelles et celles d'autres militants des années 68. Selon elle, ces femmes ont construit une épistémologie autre en plaçant le genre au cœur de leur expérience du mouvement et en liant le privé et le politique dans leur manière de revendiquer des transformations. M. Perkins montre comment la production d'un certain type de

¹⁸ DeKoven 2004.

¹⁹ Sorensen 2007.

connaissance alternative et les processus de réalisation d'un tel positionnement non-normatif de la connaissance est alors ancré dans – et constitué par – une pratique genrée du militantisme. Si le livre paraît moins convaincant que celui de J. Bourg sur la France, il pointe néanmoins les possibilités qu'offrent des analyses qui tiennent ensemble le socio-historique et le culturo-politique. De manière similaire, Pamela Barnett dans *Dangerous Desire: Literature of Sexual Freedom and Sexual Violence Since the Sixties* se penche sur le coût engendré par les imaginaires culturels radicaux. A travers une analyse de plusieurs écrits clés de la culture américaine, elle montre l'importance du viol comme réponse aux affirmations de la liberté sexuelle²⁰. Sans surprise, le viol émerge d'un type spécifique d'économie érotique racialisée. P. Barnett et M. Perkins prennent au sérieux et analysent de manière nuancée le pouvoir exercé par la narration sur le terrain où l'action se joue et où le contre-révolutionnaire est discipliné.

Le genre et la sexualité, comme moyens d'analyses et pas seulement des catégories sociales, font plus que rendre plus complexes les terrains déjà étudiés par des chercheurs qui y sont peu attentifs et qui n'ont pas lié le socio-politique avec la culture. Comme le genre et les sexualités – en terme de *doxa*, orthodoxie et hétérodoxie – ont sous-tendu à des registres différents l'ensemble des luttes des *sixties*, ils sont centraux pour comprendre pleinement les effets des projets politiques, des mouvements et des confrontations de la période²¹. Un des livres collectifs qui répond le mieux à cette

²⁰ Barnett 2004. Parmi les textes étudiés on trouve : Cleaver Eldridge, *Soul on Ice*, Berkeley, California, Ramparts Press, 1970 ; Brownmiller Susan, *Against Our Will: Men, Women, and Rape*, New York, Simon and Schuster, 1975 ; French Marilyn, *The Women's Room*, New York, Jove/HBJ Book, 1978 ; Naylor Gloria, *The Women of Brewster Place, A Novel in Seven Stories*, New York Penguin Group, 1983 ; Walker Alice, *Meridian*, New York, Pocket Books, 1976 et Dickey James, *Deliverance*, Holt, U.K., Laurel Books, 1994.

²¹ Bien que portant sur le mouvement d'étudiants au Mexique plutôt que sur les États-Unis le livre d'Elaine Carey utilise le genre de la manière créative que nous suggérons en étudiant non seulement les positionnements des étudiants, mais aussi les changements structurels entre militants étudiants, institutions sociales et hommes politiques. Voir Carey 2005.

injonction épistémologique est celui de Peter Ling et Sharon Monteith, *Gender and the Civil Rights Movement*. Sont à recommander le chapitre de Belinda Robnett sur le *Student Nonviolent Coordinating Committee* (qui a existé officiellement de 1960 à 1969), celui de Peter Ling sur la virilité au sein du *Southern Christian Leadership Conference* et l'analyse de Brian Ward des *rhythm and blues* masculins et des politiques sexuelles au sein du mouvement de libération noire²². De manière similaire, la monographie de Steven Estes, *I am a Man! Race, Manhood and the Civil Rights Movement*, montre comment la question de la virilité fait découvrir des idéologies et des visions du monde qui expliquent des pratiques et des épisodes clés dans le mouvement aux États-Unis pour les droits civiques²³.

Comme ce dernier, le livre de Laurie Green, *Battling the Plantation Mentality: Memphis and the Black Freedom Struggle*, explore la dynamique du genre au cœur du *civil rights movement*²⁴. Adoptant une périodisation plus longue que S. Estes, cependant – de la Seconde Guerre mondiale à la grève des travailleurs de Memphis pendant laquelle Martin Luther King a prononcé son discours *I've been to the Mountaintop*, à la veille de son assassinat – l'historienne utilise le genre (et la race et la classe) comme des catégories sociales pour comprendre comment les militants des droits civiques voyaient le déroulement quotidien de la lutte. Mais elle va au-delà d'une analyse en terme de genre dans son étude des manières dont la libération – comme discours et ensemble de pratiques – a été fondamental dans la compréhension et la réfutation des relations de pouvoir enracinées chez les militants. L'utilisation que fait L. Green du genre (et de la race et de la classe) lui permet de creuser les raisons profondes des mouvements de libération, dont certains sont articulés dans le réalisme de la *doxa* et contestés dans l'hétérodoxie, afin de montrer à ses lectures les imaginaires culturels profonds (*doxa*) qui détermine les mentalités et les pratiques. Pour l'historienne, on peut cerner la formation genrée des militants et de leurs expériences de vie mais aussi – et sans doute de façon plus importante – la sexuation du cadre conceptuel à travers

²² Ling & Monteith 2004.

²³ Estes 2005.

²⁴ Green 2007.

lequel les militants ont compris et se sont battus pour subvertir les relations de pouvoir.

En conclusion, l'impact des protagonistes des *sixties* – des mouvements aux gestes apparemment singuliers de solidarité, des chansons, des *love-ins* et des militants aux proclamations et aux concepts idéologiques – est mis en lumière de manière critique par l'étude des configurations de genre et de sexualité. Les analyses basées sur le genre et la sexualité comme outil analytique et comme cadre théorique – comme la théorie *queer*, la théorie culturelle/sociale et la théorie féministe – font naître des enjeux historiographiques clés quand on s'intéresse aux *sixties*. Le genre, le sexe et les sexualités, ainsi que les luttes autour du sexisme ont sous-tendu les mouvements 68 comme normes, et les pratiques quotidiennes ont changé de façon significative dans le discours public et sous-jacent. Leur utilisation non seulement comme catégories sociales, mais aussi comme catégories d'analyse pour comprendre les dispositions, les processus, les institutions et les formes politiques dans leur sens le plus large, fait apparaître des pratiques et des imaginaires souvent contradictoires au cœur des projets politiques émancipateurs et des expérimentations culturelles du moment.

Traduction de l'américain par Rebecca ROGERS

Bibliographie

- ANZALDÚA Gloria, 2007 (3rd ed.), *Borderlands/La Frontera, The New Mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books.
- BAILEY Beth, 1999, *Sex in the Heartland*, Cambridge, Harvard University Press.
- BARNETT Pamela, 2004, *Dangerous Desire: Literature of Sexual Freedom and Sexual Violence Since the Sixties*, New York, Routledge.
- BLOCH Avital & Lauri UMANSKY (ed.), 2005, *Impossible to Hold: Women and Culture in the 1960s*, New York, New York University Press.
- BOURG Julian, 2007, *From Revolution to Ethics: May 68 and Contemporary French Thought*, Montreal & Ithaca, McGill-Queen's University Press.
- BRAUNSTEIN Peter & Michael William DOYLE (ed.), 2002, *Imagine Nation: The American Counterculture of the 1960s and '70s*, New York, Routledge.

- BREINES Winifred, 2006, *The Trouble Between Us: An Uneasy History of White and Black Women in the Feminist Movement*, New York, Oxford, Oxford University Press.
- BROWN Elaine, 1992, *A Taste Of Power: A Black Woman's Story*, New York, Pantheon Books.
- CAREY Elaine, 2005, *Plaza of Sacrifices: Gender, Power, and Terror in 1968 Mexico*, Albuquerque, University of New Mexico Press.
- CARTER David, 2004, *Stonewall: The Riots that Sparked the Gay Revolution*, New York, Saint Martin's Press.
- COHEN Deborah & Lessie Jo FRAZIER, 2009, « Love-In, Love-Out: Gender, Sex, and Sexuality in a Global '68 », in Lessie Jo FRAZIER & Deborah COHEN (ed.), *Gender and Sexuality in 1968: Transformative Politics in the Cultural Imaginary*, New York, Palgrave Macmillan.
- COLLINS Patricia Hill, 2000, *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*, New York, Routledge.
- DAVIS Angela, 2006 [1974], *Angela Davis: An Autobiography*, Oakland, California, International Publishers.
- DEKOVEN Marianne, 2004, *Utopia Limited: The Sixties and the Emergence of the Postmodern*, Durham, Duke University Press.
- ESPINOZA Dionne & Lorena OROPEZA (ed.), 2006, *Enriqueta Vasquez and the Chicano Movement: El grito del norte Writings*, Houston, Arte Público Press.
- ESTES Steve, 2005, *I Am a Man! Race, Manhood, and the Civil Rights Movement*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.
- GARCÍA Alma M., 1997, *Chicana Feminist Thought: The Basic Historical Writings*, New York, Routledge.
- GREEN Laurie B., 2007, *Battling the Plantation Mentality: Memphis and the Black Freedom Struggle*, Chapel Hill, North Carolina, University of North Carolina Press.
- HERZOG Dagmar, 2005, *Sex after Fascism: Memory and Morality in Twentieth-Century Germany*, Princeton, Princeton University Press.
- KORINEK Valerie, 2000, *Roughing it in the Suburbs: Reading Chatelaine Magazine in the Fifties and Sixties*, Toronto, University of Toronto Press.
- KORNBLUH Felicia, 2007, *The Battle for Welfare Rights: Politics and Poverty in Modern America*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- LING Peter J. & Sharon MONTEITH (ed.) 2004, *Gender and the Civil Rights Movements*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- MEIER August, Elliot RUDWICH & John H. BRACEY (ed.), 1991 [1970], *Black Protest in the Sixties*, New York, Markus Wiener Publishing.

- MOHANTY Chandra, 2003, *Feminism without Borders: Decolonizing Theory, Practicing Solidarity*, Durham & Londres, Duke University Press.
- MORAGA Cherríe & Gloria ANZALDÚA (ed.), 2001, *This Bridge Called My Back*, 3e éd., Berkeley, Third Woman Press.
- MUÑOZ Carlos (ed.), 2002, *Youth, Identity, Power: The Sixties Chicano Movement*, New York, Verso.
- NADASEN Premilla, 2005, *Welfare Warriors: The Welfare Rights Movement in the United States*, New York, Routledge.
- PERKINS Margo V., 2000, *Autobiography as Activism: Three Black Women of the Sixties*, Jackson, University of Mississippi Press.
- RADNER Hilary & Moya LUCKETT (eds), 1999, *Swinging Single: Representing Sexuality in the 1960s*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- RANDALL Annie J., 2009, *Dusty! Queen of the Postmods*, New York, Oxford University Press.
- RANSBY Barbara, 2003, *Ella Baker and the Black Freedom Movement: A Radical Democratic Vision*, Chapel Hill, University of North Carolina Press.
- ROSSINOW Doug, 1998, *The Politics of Authenticity: Liberalism, Christianity, and the New Left in America*, New York, Columbia University Press.
- ROTH Benita, 2004, *Separate Roads to Feminism: Black, Chicana, and White Feminist Movements in America's Second Wave*, New York & Cambridge, Cambridge University Press.
- SHAKUR Assata, 2001 [1987], *Assata: An Autobiography*, Chicago, Lawrence Hill Books.
- SMITH Patricia Juliana (ed.), 1999, *The Queer Sixties*, New York, Routledge.
- SORENSEN Diana A., 2007, *Turbulent Decade Remembered: Scenes from the Latin American Sixties*, Palo Alto, California, Stanford University Press.
- STEPHENS Julie, 1998, *Anti-Disciplinary Protest: Sixties Radicalism and Postmodernism*, Cambridge & New York, Cambridge University Press.
- VARON Jeremy, FOLEY Michael S. & John MCMILLIAN, 2008, « Time is an ocean: the past and future of the Sixties », *The Sixties: A Journal of History, Politics, and Culture*, 1, 1, p. 1-7.
- WILLIAMS Rhonda, 2004, *The Politics of Public Housing: Black Women's Struggles against Urban Inequality*, New York & Oxford, Oxford University Press.